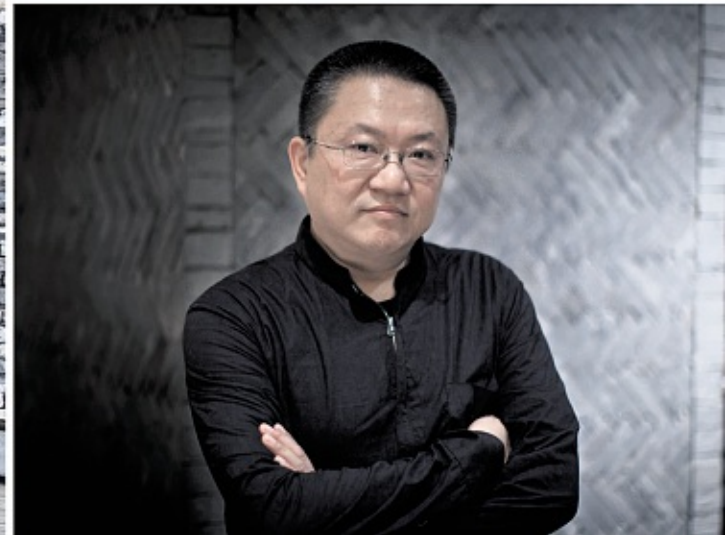




Le Musée des beaux-arts à Ningbo et l'université Xiangshan (en haut) à Hangzhou, réalisés par Wang Shu (portrait). TIM FRANCO. COURTESY GALLERIE NAVARRA/«MADE BY CHINESE» (OUVRAGE À PARAÎTRE)

Un Chinois entre au panthéon de l'architecture

Wang Shu a obtenu le Pritzker Prize pour une œuvre qui mêle avec habileté modernité et tradition

Architecture

Petit bonhomme extrêmement cultivé, Wang Shu, 48 ans, a obtenu « le » Pritzker Prize mardi 28 février. Ce prix, décerné par la fondation américaine Hyatt, est, pour simplifier, le Nobel de l'architecture.

Avec Wang Shu se trouvent honorés son épouse et collaboratrice, Lu Wenyu, ainsi que son atelier – Amateur Architecture Studio, ramassis (hiérarchisé) d'élèves, de maçons (son atelier fonctionne en osmose avec eux) et de professeurs qu'il a rassemblés depuis 1998 à Hangzhou, capitale du Zhejiang. Il est le premier Chinois à obtenir ce prix. Il s'en est déclaré « très touché ». « Car, a-t-il ajouté, même si j'ai été bien entouré toutes ces années, j'ai été seul au départ dans toute cette exploration. Pour dire les choses simplement, j'ai réfléchi, j'ai travaillé dur, j'ai essayé d'appliquer mes idéaux. »

Homme à la fois discret, modeste, talentueux, profondément soucieux de l'éthique du métier, il est le représentant d'une minuscule fraction d'architectes chinois qui ont choisi la voie étroite de la qualité dans un pays où les commandes se chiffrent parfois en millions de mètres carrés.

Wang Shu a étudié l'architecture à l'université du Sud-Est à Nankin, avant d'obtenir un doctorat en architecture à l'université Tongji de Shanghai en 2000. Outre son atelier de Hangzhou, il dirige le département d'architecture de l'Ecole supérieure des beaux-arts de la ville depuis 2003.

Il aurait pu devenir homme de lettres ou peintre classique – comme Hangzhou, l'ancienne capitale des Song du Sud, pas très loin de Shanghai, en a produit tant. Wang Shu y a construit l'un de ses premiers bâtiments, l'université des beaux-arts Xiangshan, située un peu en dehors de la ville, au pied d'une montagne couverte d'un des thés les plus précieux de Chine. Un campus d'exception, sur le plan architectural, dans un cadre idyllique.

Une des caractéristiques du travail de Wang Shu, depuis ses débuts, est l'étude des techniques traditionnelles et durables. Ainsi, il a recours aux systèmes de ventilation naturelle. Un principe ancestral qui utilise la montée de l'air, classique en Asie. Il aime le bois,

mais n'a aucun scrupule à utiliser le béton quand il le faut. Il ne s'interdit aucun matériau et intègre généreusement des éléments de récupération : des anciennes briques, des tuiles provenant des villes et villages détruits à marche forcée par la modernisation...

« Je n'ai pas inventé la réutilisation de matériaux recyclés, dit-il, cela se retrouve dans notre tradition constructive... Par ailleurs, en tant qu'architecte, on ne peut pas ne pas réagir à autant de matériaux laissés par les destructions de bâtiments anciens. Comment réutiliser ces matériaux sur des réalisations contemporaines, c'est cela l'attitude que devrait avoir l'architecte contemporain. »

Il a construit en 2005 un premier musée, consacré aux beaux-arts, à Ningbo, important port du Zhejiang, qui ne ressemble à rien de ce qui avait été bâti précédemment en Chine. Il y reprend des techniques connues, des matériaux comme le bois, la pierre, la tuile, avec autant de souffle que d'esprit d'équilibre, en résonance avec le fleuve. Il y trouve une reconnaissance internationale qui l'a aidé à s'ancrer dans le petit milieu des architectes chinois – pas plus d'une vingtaine sur des dizaines de milliers actifs – qui ne pratique pas l'élevage intensif des tours et du béton.

Car le système commercial chinois permet de construire des millions de mètres carrés, processus répétitif qui fait tourner d'énormes instituts de construction sans pour autant faire la fortune des architectes qui y sont salariés. Wang Shu a toujours refusé d'y adhérer. Il a également refusé cette pratique, très fréquente en Chine, où des architectes ont une petite production de qualité, à côté d'une agence énorme qui construit des tours, voire des villes entières.

D'autres bâtiments sont importants dans son œuvre. L'un lui a été demandé par Ai Weiwei pour une sorte de monument qu'il a consacré à son père, le poète Ai Qing, sur les deux rives du fleuve de Jinhua, sa ville natale. Il a sollicité une quinzaine d'architectes, dont Herzog et De Meuron, ou Toshiko Mori, qui enseigne à Harvard, pour qu'ils imaginent des « fabriques », des petits édifices. Cet ensemble a été malheureusement volontairement laissé à l'abandon par les autorités, mais le bâtiment de Wang Shu garde une forme de fierté. Il y avait utilisé des carreaux de céramique qu'on produisait en très grande série dans la Chine de l'après-Mao.

Ainsi, cet homme, longtemps perçu comme un artiste isolé, avait déjà, très tôt, un certain nom-

bre de liens avec les grands noms de l'architecture internationale.

Ses projets ont été diffusés à travers le monde dans de nombreuses revues et expositions, comme « Alors la Chine ? », en 2003, « Positions », en 2008, « Architecture as Resistance », en 2009, et lui ont valu plusieurs distinctions dès 2003 en Chine, mais aussi à l'étranger, parmi lesquelles le Global Award for Sustainable Architecture en 2007 et la Grande médaille d'or de l'Académie d'architecture en 2011.

Wang Shu est le représentant d'une minuscule fraction d'architectes chinois qui ont choisi la voie étroite de la qualité

Il a également construit le musée d'histoire de la ville de Ningbo. Très grand bâtiment, déconcertant, avec un côté plus mésopotamien que chinois, là aussi dans un immense parc. Une architecture aussi libre que celle d'un Le Corbusier ou d'un Luis Kahn, et un ensemble qui contraste avec un centre d'affaires

construit non loin par un autre architecte, Ma Qing Yun, dans un style « flashy », très américain.

Mais l'une de ses interventions majeures, toujours en cours, trouve sa place à Hangzhou, où les anciennes cités Qing, Ming et les traces archéologiques de la capitale des Song risquaient d'être rasées. Le maire de la ville a pris la décision de lui confier l'ensemble du quartier autour de la rue Zhongshan Lu, épine dorsale de la ville. Tout un ensemble de bâtiments demeurerait intact, parmi lesquels de vastes pharmacies traditionnelles, bousculées par l'arrivée de blocs de béton au XX^e siècle. Wang Shu a pris le parti de préserver l'Histoire, sa grandeur antique et ses médiocrités récentes.

Pour retrouver la forme de la rue, faire oublier la laideur intemporelle des casemates de l'ère post-maoïste, il s'est ingénié à poser des implants dans les dents creuses. Il a imaginé des éléments modernes, dont le profil étrange pourrait avoir été inspiré par celui des ouvertures de la région de Suzhou, connue comme la « Venise chinoise ».

Ce processus a déconcerté nombre de Chinois, aussi bien les architectes « occidentalisés » que les défenseurs du patrimoine : les premières réactions, mitigées, à l'annonce de son prix montrent qu'il

n'est pas prophète en son pays. Au premier rang d'entre elles, celle du professeur et historien de l'architecture Ruan Yisan, de Shanghai, pionnier courageux de la défense du patrimoine : il a vivement condamné l'irruption de signes modernes dans un ensemble ancien.

Mais Wang Shu n'est pas un passiste : « Ce qui m'intéresse, c'est plutôt d'observer, à partir de l'histoire, la question de l'expérimentation ; la distinction nette entre "tradition" et "modernité" est abstraite et simpliste, et ne reflète pas la réalité. On sait que les deux dernières décennies en Chine ont été extrêmement marquées par la destruction des centres anciens, avec beaucoup de grands immeubles construits, et trop peu de réflexions avant démolitions. Même si, au vu de la population chinoise, on ne peut nier le besoin d'immeubles élevés, il est important de prendre en compte les expériences tirées de siècles de constructions. »

De la tradition architecturale chinoise, il préserve la mémoire cachée dans les fragments de tuile, mais aussi ce qui relève de l'organisation de l'espace et des éléments structurels qui ont fait leurs preuves. Il se soucie de l'humain, pratique une architecture naturellement écologique, avec un réel souci de l'échelle, dans un pays qui semble perdre le sens de la mesure.

En octobre 2011, Hu Jintao, le président chinois, s'est montré très offensif, mettant en garde contre l'« occidentalisation » de la Chine dans le domaine culturel (*Le Monde* du 6 janvier 2012). Dans ce contexte, l'attribution du Pritzker est un événement paradoxal, car Wang Shu, sans rejet des influences étrangères, ouvre les voies d'un renouveau possible de l'architecture chinoise.

S'il fait école à Hangzhou, il ne cherche pas à se présenter comme unique référence. Il se montre serein. Il a trois projets en construction à Ninghai, Jinhua et Kunming. Deux autres sont encore en phase de conception à Zhoushan Hangzhou. Il ne changera ni ses méthodes de travail, ni le temps consacré à ses projets, « pour préserver un niveau de qualité suffisant ».

**FRÉDÉRIC EDELMAN
(AVEC JÉRÉMIE DESCAMPS
À HANGZHOU)**

Le cercle des poètes retrouvés

UN ARCHITECTE chinois « Pritzker prize » ? Impensable il y a dix ans, quand la Chine mettait en compétition sa propre capacité à anéantir sa culture urbaine et son goût pour les signes les plus mégalomanes de la jet-set architecturale internationale. Il y a cinq ans seulement, c'était encore très improbable, tant les jeunes architectes de l'empire du Milieu restaient marqués par les modèles occidentaux et fascinés par les formes dérivées des ordinateurs.

Pourtant, dans tout le pays, à raison d'une ou deux agences par grande métropole (un peu plus à Pékin, nettement plus à Shanghai et sa région), une vingtaine d'équipes, guère plus, ont émergé avec des réalisations sincères, exigeantes, inventives, libres autant qu'il se peut des contingences de la commande.

Certes, quelques-unes ont choisi d'adjoindre à leur modestie initiale des portefeuilles de commandes dont l'ampleur a peu ou prou écrabouillé l'initiale fantaisie : Ma Qingyun à Shanghai, Yung Ho Chang à Pékin (ce dernier était membre du jury du Pritzker). D'autres se sont enivrés des parfums « paramétricistes » des grands prêtres de la conception assistée (le mot est faible) par ordinateur comme Ma Yansong, récent transfuge de chez Zaha Hadid, qui fait exécuter la danse du ventre à ses constructions.

Résurgence de la culture

Quelques-uns enfin se sont obstinés, comme scarabées dans le désert. Ainsi Liu Yichun et ses complices de l'agence Deshaus (Shanghai), capteurs hypersensibles des brumes et des couleurs

de Chine. Ainsi Liu Jiakun (Chengdu), poète sombre et lucide délinquant de toutes chaînes culturelles mais sensible comme une fleur de pommier sauvage à tous les signaux d'une résurgence de la culture, serait-ce dans les contrées dévastées par le séisme du Sichuan. Ou encore Tang Hua, auteur de la bibliothèque de l'université de design du Sichuan, près de Chongqing.

Dans la région du Fujian, Li Xiaodong a investi avec autant de génie que d'humilité l'univers des villages monumentaux des Hakka (Prix Aga Khan 2010). A Shenzhen, l'agence Urbanus a développé une maîtrise exceptionnelle des espaces et des lieux d'échange publics, Zhang Lei s'est imposé à Nanjing à travers des habitations plutôt dédiées aux artistes, aux poètes et aux intellectuels

chinois, dispersées dans un paysage prompt à aspirer les brumes.

Et puis il y a les figures tutélaires de ce mouvement : jeunes déjà assez vieux pour protéger ce cercle de poètes retrouvés : Cui Kai (à Pékin), figure débonnaire et généreuse ancrée dans le système des instituts pour mieux aider à l'éclosion de nouveaux talents. Qi Xin, francophone et passeur entre générations, Yung Ho Chang, qui parvient à maintenir son statut d'intellectuel grâce à son poste à l'université de Harvard, et malgré une architecture « à l'américaine » qui tend à se cacher derrière les hauts murs de ghettos fortunés. Et Ai Weiwei, toujours lui, remarquable architecte, presque plus qu'artiste, par sa volonté même de simplicité. Encore un passeur auquel la Chine doit beaucoup. ■

F. E.